



HAL
open science

**Préface à l'ouvrage de Hawad, Le goût du sel gemme,
2006, traduit du touareg (tamajaght) par l'auteur et
Hélène Claudot-Hawad**

Hélène Claudot-Hawad

► **To cite this version:**

Hélène Claudot-Hawad. Préface à l'ouvrage de Hawad, Le goût du sel gemme, 2006, traduit du touareg (tamajaght) par l'auteur et Hélène Claudot-Hawad. 2006, pp.112. halshs-00777562

HAL Id: halshs-00777562

<https://shs.hal.science/halshs-00777562>

Submitted on 17 Jan 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Paru in HAWAD, *Le goût du sel gemme*,
traduit de la *tamajaght* (touareg) par l'auteur et Hélène Claudot-Hawad,
Ed. Grèges, Montpellier, 2006, 112 p.

PRÉFACE

Enfermement, étouffement, asphyxie ... A nouveau, la situation des marges du monde est mise en scène par Hawad dans cet ouvrage écrit à la lumière « baveuse » de l'hiver 1995, au-dessus des « toits cabossés » de la ville. L'auteur revient à une question qui parcourt tous ses écrits.

Quels stratagèmes peuvent inventer les habitants du désert - désert minéral des nomades autant que désert humain des cités - pour seulement exister face à l'ordre politique moderne qui les exclut? Quelles parades restent aux laissés pour compte, aux oubliés de l'opulence, aux déshérités perclus de solitude, de nostalgie et d'impuissante révolte, contre le rejet et l'oubli ? Comment les peuples qui, comme les Touaregs, ont été mis à la périphérie des Etats et de leur logique, peuvent-ils encore se mouvoir dans les costumes étroits de l'ordre imposé qui les engonce et les comprime ?

Pour faire sauter les coutures et les verrous, pour échapper à l'encerclement, pour refuser la raison coloniale et le dépeçage du tiers et du quart-monde, pour contourner le modèle unique de la modernité politique avec ses « armée armes remparts/ frontières flammes/ chiffres décrets/ religion pêchés grâces/ qui excluent écartent balaient/ jettent tranchent taillent châtent/ dépècent broient moulinent/ brûlent toute vision/ qui refuse de s'acoquiner/ au regard du boucher », Hawad déchaîne sa plume « furigraphique ».

Il ne s'agit pas d'une riposte mimétique face à l'agression, ni d'un recours aux balises de l'adversaire, à son désir de frontière et de drapeau, de capitale ou de chef suprême. La furigraphie est une manière de refuser le fait accompli. Elle est écriture

du « Détournement d'horizon » (titre paru chez Grèges en 2002), du débordement des cadres figés, une écriture qui permet de dépasser la douleur, en tirant tout azimut des rafales de mots capables de remettre la situation en mouvement et de trouver des alternatives d'une autre nature : « Transe foudre/ascension verticale/ cabrement ruade libérés/ de tout cadre panneau/ menottes cellules/ et règles de niveau ».

Le but est de casser la syntaxe dominante et de rassembler autrement les morceaux de la fragmentation, de raccommoier selon une autre logique les lambeaux de la déchirure.

Pour qualifier son travail littéraire aussi bien que pictural, Hawad a forgé il y a une quinzaine d'années le terme « furigraphie » (*zardazgheneb*), évoquant la rage frénétique du vent tourbillonnant qui explore et ratisse l'espace en toutes directions ; ou celle du cri de douleur qui parasite tous les interstices du son ; ou celle de la danse hallucinée des possédés qui se déploie sans règle en tous sens. L'idée revendiquée de « fureur » est associée à tout ce qui bouillonne, déborde, ricoche, se démultiplie de manière incontrôlable et imprévisible. Elle suggère qu'il n'y a pas une seule issue mais des multitudes de voies qu'il faut amener à jaillir. La furigraphie, selon Hawad, permet d'échapper à deux pièges. Le premier est l'enlèvement muséographique et le second l'abandon et l'oubli de soi au profit des modèles extérieurs : « On ne refuse pas la greffe, dit-il, mais à condition de conserver notre corps, car la greffe ne remplacera jamais le corps ».

Le thème de la « mémoire » est obsédant : mémoire « rictus et plaintes », « parole limon de la conscience/parole magma amalgame/ lie du mercure monologue/plomb en fusion/encre grumeaux de l'exclusion », qui refuse d'être refoulée et revient tarauder l'esprit en une « voix âpre stridente crevassée, voix au goût de sel gemme ». Elle nourrit l'invention d'horizons alternatifs capables de l'intégrer et de l'apaiser. Elle oriente la métamorphose des acteurs des marges en personnages hybrides, « colombe mante mirage », seuls capables finalement de s'envoler et de planer au-delà des « franges des futurs et des destins » déjà tracés.

Hawad associe sa posture furigraphique à un autre concept qui lie les cordes du passé, du présent et du futur que tout individu noue dans son tissage personnel. A la

disqualification de son monde, à la destruction de l'espace nomade, au figement ou à la négation de sa culture, Hawad oppose ce qu'il appelle le « surnomadisme » - clin d'oeil à son éducation nomade autant qu'aux surréalistes dont il rejoint le positionnement - pour dépasser les vérités présentes et éphémères. Il cherche à « raccommode un espace-temps inédit » qui n'entrave pas la mobilité physique ou intellectuelle. Il s'agit pour lui de faire sortir du ghetto ses outils à penser le monde, de les externaliser et de les faire circuler sous la forme qu'il veut et non suivant celle que lui assigne l'œil extérieur « derrière la lunette/ du fusil de (s)on père » : « Quitte l'arrière/ de la gueule de ton fusil/ ou est-ce l'unique fenêtre/ par laquelle tu oses/ me regarder ? »

La furigraphie est l'outil qui lui permet d'atteindre ces paysages inédits : « Ecriture et parole furigraphiques/ je tague un territoire/ qui me restitue/ les arcs et les flèches/ axes tout azimut/ des visions fiévreuses du futur/ et de mes rages anciennes ». Cette démarche, difficile et exigeante, est la seule, dit Hawad, qui le « propulse hors de l'encerclement sans l'obliger à se trahir ». Elle fait voler en éclat les images usées, les balises ankylosées, les cadres établis, et recompose le puzzle « pour qu'apparaissent d'autres imaginaires, d'autres eaux, d'autres points d'eau, les points d'eau d'autres images et d'autres couleurs, et encore d'autres situations et d'autres états nouveaux, qui n'ont encore jamais existé, sauf dans ce qui est à venir. Ainsi, poursuit-il, sans fin, je marche, ainsi je montre qu'il y a d'autres voix, d'autres images, formes, états, mémoires qui sont en nous et dont certains n'ont pas encore vu le jour. C'est tout un travail de « furigraphie », de ressassement, de monologue obsessionnel et de choses par lesquelles l'être humain baratte la douleur qui est en lui. » (2004)¹.

Face à la destruction des mondes déclassés par l'ordre étatique moderne, il convoque sur sa scène poétique et graphique « les étoiles en plein jour » ou les « plumes (qui) irradiant les rayons du soleil », c'est-à-dire l'inimaginable, l'impossible, le non sens et tout ce qui appartient au rebut et au désordre, unique recours pour remettre le monde nanti en mouvement : « Griffonne le monde fatras/

¹ Interview réalisé par Christiane Fioupou, Professeur à l'université de Toulouse-Le Mirail, et diffusé sur le site universitaire : www.canalu.fr/canalu.

débris déchets chutes désordre/ poésie images fragmentées/ pour un imaginaire/ pareil à la balle du son/ sautillant sur l'océan/ miroir en flammes ».

Face à l'arsenal de l'adversaire (« sabres mitraillettes obus » et bombe atomique), ses armes ne représentent qu'un bricolage dérisoire : « roquette explosive/ grenade de nos cœurs/ roquette bricolée/ de rouille sang sueur mijotés/ dans des épaves couscoussières » ne propulsant que des « marmites bourrées de croûtes d'orge oignon/ ail et autres os de dattes galets/ clous et tiques de nos poésies/ les poésies calleuses et infectées/ de nos blessures ».

Il invente un style furigraphique effervescent qui se déploie en éruptions de mots lancés par rafales au rythme de la transe. Sciemment, il élude, détourne et affole les règles classiques de la syntaxe et ses relais grammaticaux. Quand le mouvement s'accélère, il évacue les mots de liaison, chasse les prépositions et autres lubrifiants pour retrouver le débit heurté et incontrôlé du verbe sans entrave : « Terrorisez la syntaxe/faites ricocher verbe sur verbe/ et naîtra une épilepsie/ de sons et de sens/ toussant sur le silence/ asthme harcèlement de feu ».

Avec les fragments, les scories et les copeaux nus du monde établi, il esquisse des paysages inédits qui émergent dans un autre espace-temps, au-delà des frontières et des cadres mutilants, créant de nouveaux parcours nomades sans label ni étiquette institutionnalisés : « J'écris pour rendre à tout ce qui m'entoure sa mobilité, pour éperonner et provoquer les sens qui ont pris trop de poids et se sont arrêtés en barrant le chemin à tous les sens à naître. J'écris pour faire accoucher ce qui n'existe pas et estomper ce qui existe, noyer le sens obèse dans le sens avorton qui veut éclore. Il n'y a de signification et d'existence que dans l'ombre fugitive qui tangué et cherche sa forme et sa stature en traversant les tempêtes de provocation et de violence... » (*Buveurs de braises*, MEET, Saint-Nazaire, 1995 : 155).

Ainsi, inlassablement, avec l'interminable détermination de ses personnages, Hawad continue à tailler sa route littéraire et artistique dans les marges. Il revendique son rôle de trafiquant de culture non homologuée. Dans ses choix tranchés, il poursuit l'idée que construire une pensée moderne est possible sans aliéner ses propres ressources. Il fait ricocher ses options dans tous les registres possibles, rédigeant dans sa

propre langue – la *tamajaght* –, écrivant en *tifinagh*, alphabet touareg, et s'appuyant sur la philosophie du mouvement et la pensée nomade, outils légués par ses ancêtres, mais poussées par lui hors des limites conventionnelles, détournés à des fins inédites, déplacés, dépaysés, recyclés, pour fabriquer une œuvre inclassable, n'appartenant à aucun genre labellisé par les institutions culturelles en place : « Je ne perpétue pas une tradition, je ne défends pas une culture, je prolonge l'âme de l'homme touareg que je suis, avec les outils forgés par mon éducation et par mon expérience » (*Buveurs de braises*, 1995 : 157-158).

Son itinéraire intellectuel et artistique se confond avec sa lutte politique. Il est pleinement acte de résistance. Pour Hawad, utiliser une langue et un alphabet parias, sans légitimité dans les cadres nationaux de la modernité politique, permet la réappropriation imaginaire d'un territoire confisqué par le pouvoir. Au delà de la fonction de communication, il insiste sur la dimension créative de la graphie et de l'écriture pour fabriquer des géographies mentales inédites et réconcilier mémoire, action et projection de soi. Son texte fait évidemment écho à la situation oppressive des Touaregs, privés de leurs droits et de leurs initiatives sur leur propre sol, marginalisés, spoliés de leur pays « haché par les barbelés » des Etats modernes, livrés régulièrement aux armées et aux milices paramilitaires. Mais il concerne aussi tous les peuples minorisés, toutes les périphéries du monde qui luttent pour leur survie et leur dignité. Plus largement encore, il s'adresse à tous les êtres qui ignorent ou doutent encore de leur aliénation : « Eux moi vous réunis/dans le troupeau humanité/ hyène se ruant/ sur le regard suspect/ de la cabrette/ prête à consommer », à tous ceux qui se soumettent à une force qui se légitime elle-même, et prend ici notamment la figure de l'hiver « scarabée meuglant/ qui descend sur l'Europe/ langue pendante », « bave hiver/ ciel figure percée/ asphyxie », s'infiltrant dans les moindres fibres du corps et de l'esprit.

Hawad reconnaît pour sien « tout cri qui refuse la soumission » : « là-bas comme ici/ tout est arène/ de mon combat ». Il dessine le profil des « passeurs de crépuscule » qui avec leurs moyens dérisoires refuse la logique d'un monde de profit qui bâtit son opulence en condamnant un pan de l'humanité à la réserve indienne ou à la mort. Il appelle à « recoudre les déserts » et à repenser la modernité sur d'autres bases : « Nous chameaux/ figure désert/ vent rouge/ nous dévorons les entraves/ et les rouleaux de

kilomètres/ de barbelés/ et les étoiles/ Nous les avalons avec leur feu/ dans les nuits sans fond/ nuits de bourrasque/ glace ensablée/ écho de la poussière/ et routes sirocco/ nous recousons le désert/ toi chameau/ nous toi/ et ne désirons ni guide/ conducteur gouvernail/ boussole GPS/ gouverneur ni gouvernante ».

Ainsi, le poète fusionne espace et temps, ordre et désordre, intérieur et extérieur, tangible et intangible, pour « animer un théâtre qui ne s'est jamais joué, et qui pourtant s'est joué, car c'est le théâtre des maux que nous vivons. » (interview, 2004).

Hélène CLAUDOT-HAWAD
IREMAM-CNRS
Septembre 2005

RÉFÉRENCES

ABROUS Dahbia

2002, Itinéraires imaginaires : le voyage dans l'œuvre littéraire de Hawad, in H. Claudot-Hawad (éd.), *Voyager d'un point de vue nomade*, Paris-Méditerranée, Paris, 167-175.

CLAUDOT-HAWAD, Hélène

1992, La marche solitaire, in *Hawad*, Office du Livre en Poitou-Charentes, Poitiers, 7-15.

DESSONS, Gérard

1992, L'épopée du langage, in *Hawad*, Office du Livre en Poitou-Charentes, Poitiers, 31-38.

1992, Entretien avec Hawad, réalisé par G. Dessons et X. Person, in *Hawad*, Office du Livre en Poitou-Charentes, Poitiers, 17-28.

DUPRAS, Paule et DECOUDRAS, Pierre-Marie

1993, Hawad : l'utopie des marges et la quête d'une autre vérité, *Politique Africaine*, n°51, 110-120.

HAWAD

1985, La tente déchirée des Touaregs, *L'Autre Journal*, n°7, Paris, 26-31.

1987, Mots, traits, signes, *Podio* n°7, Grasse.

1988, L'identité « tifarar » (interview), *La Licorne* n°14, Université de Poitiers, 267-279.

1989, Comment moi, nomade, je vois l'Occident, *Le Temps Stratégique* (28), Genève, 11-21.

1990, Entretien du 4/2/1990 à Niamey, in *Rencontre*, J.D. Penel et A. Maïlele, Editions du Ténére, Niamey, 201-234.

1992, Lettre d'un homme touareg à une femme haoussa, *Le Républicain*, Niamey, mars.

1993, Une identité dans le sillage de l'infini, *Les Lettres françaises*, mars.

1993, Hachis touareg pour dîners officiels, *Libération*, Paris,

1994, Les marges, *Le Monde diplomatique*, février.

1994, Les Touaregs, nageurs de l'infini, *La République Internationale des Lettres*, n°10, Paris, 30 décembre.

- 1995, *Buveurs de braises*, Edition bilingue touareg noté en tifinagh/français, MEET, Saint Nazaire, 161 p.
- 1996, *Inventer nous-mêmes notre futur*, in *Touaregs, Voix solitaires sous l'horizon confisqué*, *Ethnies* 20-21, Paris.
- 1998, *L'élite que nous avons voulu raccomoder sur les cendres... après la création des Etats africains*, *Nomadic Peoples* n°1-2, 1998.
- 1999, *Furigraphie. La poésie d'embuscade. Communiqué 0002 : Dissoudre les marques*, Bibliothèque municipale, Ville de Bobigny
- 2004, « *Recycler les horizons : poésie et furigraphie de Hawad* » - interview, lecture et présentation de poésie et peinture, Université de Toulouse, en ligne sur le site : www.canalu.fr/canalu.

LOCKARD Joe

- 1999, *Le Coude Grinçant de l'Anarchie of Hawad*, in *Bad Subjects*, internet review.